

JEAN-LUC GODARD

Le chaos et la grâce

JEAN-PAUL BELMONDO
ANNA KARINA
DIRK SANDERS
RAYMOND DEVOS
GRAZIELLA GALVANI
DIRK SANDERS
JIMMY KAROUBI



PIERROT LE FOU

ÉTATS UNIS-FRANCE-ITALIE ● 1965 ● COULEURS ● 1h52

SCÉNARIO Jean-Luc Godard
d'après le roman de Lionel White

PHOTOGRAPHIE Raoul Coutard

MONTAGE Françoise Collin

MUSIQUE Antoine Duhamel

CHANSONS Bassiak

L'HISTOIRE

Ferdinand Griffon, ancien professeur d'espagnol, vient de perdre son emploi à la télévision. Jeune père de famille, il est marié à une richissime italienne.

Un soir où les Griffon se rendent à une réception bourgeoise chez les beaux parents, une jeune étudiante vient garder les enfants.

Durant la soirée, les convives débitent des phrases toutes faites, des slogans publicitaires. Ferdinand y rencontre Samuel Fuller, un grand cinéaste américain, qui lui parle du cinéma. Cette rencontre semble sonner le signal du réveil à la vie pour Ferdinand qui jette un gâteau aux visages des invités.

De retour chez lui, il réalise que la baby-sitter est un ancien flirt, Marianne Renoir. Il décide de tout quitter et de partir avec elle à l'aventure vers le sud de la France. Après leur première nuit, ils sont rejoints par Franck. Marianne le tue et déclare qu'il faut d'abord se débarrasser du cadavre. Puis elle confie à Ferdinand qu'elle a été placée par son frère Fred dans une bande rivale à la sienne afin de l'espionner. Le couple se retrouve poursuivi par la police. Ils vivent quelques jours comme des naufragés sur une île déserte. Leur vie en marge sur cette plage, évoquant l'île du capitaine Grant, se déroule dans un climat bucolique, gangréné peu à peu par l'incompréhension. *«Tu me parles avec des mots et moi je te regarde avec des sentiments»* reproche Marianne. *«Tu n'as jamais d'idée ! Rien que des sentiments»* rétorque Ferdinand. Marianne jette leur argent à la mer. Ils essaient de survivre en faisant des petits spectacles pour touristes que Marianne ne peut s'empêcher de dépouiller. Puis, comme Marianne s'ennuie, elle part au dancing où elle est emmenée par un nain, membre de la bande, qu'elle tue à coup de ciseaux.

Ferdinand découvre le corps et se fait matraquer, torturé par deux de ses complices. Il retrouve ensuite Marianne sur le port de Toulon qui lui présente son frère. Fred lui propose de participer à un hold-up.

Le coup réussit. Il y a des morts. C'est alors que Ferdinand comprend qu'il a été dupé en voyant Marianne embrasser l'homme qui se faisait passer pour son frère. Dans un petit port désert, il rencontre Raymond Devos qui lui parle du dégoût que lui inspire la femme.

Ferdinand arrive sur une petite île où il abat Fred et Marianne et téléphone chez lui à Paris sans laisser de message.

Enfin, le visage peint en bleu, il se barde d'explosifs auxquels il met le feu, face à la mer. Il regrette aussitôt son geste mais il est trop tard.

PISTES DE RÉFLEXION

● PIERROT LE FOU, UN AMOUR FOU

Le premier acte de Ferdinand devenu Pierrot par la grâce de Marianne sera de quitter l'univers frelaté, conformiste et bourgeois dans lequel il s'étiolait à la poursuite d'un peu de beauté dans ce monde d'abrutis.

C'est dans un élan un peu enfantin surgi du vide que Ferdinand et Marianne se lancent à l'aventure. Tout n'est que jeux et facéties entre eux. Pourtant, dès la rencontre, c'est une recherche désespérée d'un absolu dans l'amour qui se profile. Le premier jeu (le film noir) qui se déroule dans la Lincoln, la voiture de Franck, où les amoureux s'enfuient dans la nuit, annonce en trois plans fixes la fatalité d'un impossible de la relation.

La promesse d'amour fou y est présentée derrière le pare-brise, tel un écran balayé par des arcs de lumière. Le premier, sur Marianne, est consacré au passé commun. Dans le second, Ferdinand conduit sans rien dire pendant qu'en hors-champ, Marianne s'exprime de façon vaporeuse commentant une information à la radio sur la mort de vietcongs, puis, dans le dernier plan, Ferdinand parle à son tour d'une façon voilée dans le hors-champ tandis que Marianne demeure cadrée. C'est dans ce dernier plan que leur amour se déclare mais aussi toute l'asymétrie, source du désaccord. Marianne regrette que la vie soit un chaos et Ferdinand croit qu'elle est logique comme un roman.

Elle dit *«Je ferai tout ce que tu voudras»* et lui répond *«Moi aussi, Marianne»*.

Dans leur première fuite les amants aboutissent, après avoir traversé la France sans jamais communiquer avec quiconque, en un lieu que Pierrot décrit comme *«l'île mystérieuse du capitaine Grant»*. Il n'aspire qu'à goûter un peu de liberté dans une existence à la Robinson Crusoe auprès de Marianne. Pierrot, lorsqu'il n'est encore que Ferdinand, souhaite vivre un envers de sa première vie.

Tant qu'il y a un jeu à jouer, une histoire à se raconter, une chanson à chanter, une ligne droite à détourner, Marianne et Ferdinand (le masculin et le féminin) formeront un seul

personnage celui de Marianne-Ferdinand-Pierrot dont l'existence est concrétisée dans le film par les commentaires en voix over. Leurs voix se mêlent pour achever ou continuer une phrase commencée par l'autre. Mais les jeux s'épuiseront, la tristesse s'installera et tout sera réduit au silence de la mort. Quand Pierrot raconte l'histoire de l'homme sur la lune, Marianne lui dit «*Baise-moi*», la fin est proche.

Tout oppose les amants. Idéaliste, romantique et passionné, Ferdinand est un être déboussolé, perdu dans un monde qui lui échappe, parmi les hommes et surtout en lui-même. «*Je voudrai être unique. J'ai l'impression d'être plusieurs*». Ce déchirement, forme d'impuissance à vivre et à croire au présent, il l'exprime sans cesse par la poésie, la songerie, par les fragments littéraires qu'il jette en vain dans les airs, par sa couleur de prédilection : ce bleu de la contemplation, du ciel et de la mer face à laquelle il explosera littéralement, par son interrogation permanente sur le sens des mots qu'il décortique sur son journal intime. Ce déchirement s'incarne dans sa double identité : celle de Pierrot l'aventurier qu'il refuse d'endosser comme si ce nom appartenait à un univers où il ne veut pas se laisser entraîner et celle de Ferdinand l'intellectuel qu'il ne veut et ne peut jamais oublier.

Pourtant, il est attiré irrésistiblement vers le territoire bariolé du rouge de l'action (et du sang) qui n'appartient qu'à Marianne, femme futile, objet de désir mais aussi manipulatrice et criminelle que Ferdinand ne peut jamais atteindre. Il regarde de loin, accompagne quelquefois ce monde rocambolesque du trafic d'armes. Elle a toujours l'initiative, il reste en arrière ne fait que suivre. Il cherche à arrêter l'action et elle désire l'accélérer. Le film insiste sur la mobilité de Marianne et l'immobilisme de Pierrot. De nombreuses scènes confrontent Marianne debout et remuant face à Ferdinand assis, maussade, pensif ou écrivant. Ainsi, lors de cette marche sur la plage où elle répète «*Qu'est ce que je peux faire ? J'sais pas quoi faire*», il répond péremptoire «*Silence ! J'écris !*».

Ferdinand et Marianne habitent deux présents différents, lui voudrait un temps immobile et éternel, elle est fluide, mouvante, vit, saute, envie. C'est Pierrot qui doute sans

cesse car il ne croit pas aux apparences ni à ce qui lui arrive et Marianne qui veut toujours aller de l'avant. Elle ne le quitte que parce qu'il refuse d'entendre qu'elle veut l'aimer maintenant et non toujours. En se détournant de lui, elle se plongera dans une histoire policière qui se dégradera de plus en plus.

Elle finira par rejoindre son frère «gangster» en abandonnant Pierrot à son amour tragique tant il a été impuissant à vivre son présent avec elle. Ferdinand devient Pierrot le tueur en supprimant Fred et Marianne. Avant de mourir, elle murmure l'aveu absolu du rêve de l'impossible amour. Il met en scène sa propre mort comme dans une bande dessinée, le visage peinturluré de bleu et ceint de bâtons d'explosifs. Quand il veut se raviser et éteindre les mèches de la dynamite, il sera trop tard. Ainsi, il a décliné l'invitation à demeurer dans

le temps de la vie que lui offrait Marianne et il la rejoint à sa manière dans «l'éternité», ce temps suspendu d'un monde qui échappe à l'histoire.

● **TOUT DOIT ÊTRE RÉINVENTÉ : LA SOCIÉTÉ, LE CINÉMA...ET LA VIE**

Dans une des premières scènes du film, la soirée mondaine chez M. et Mme Expresso, Ferdinand sillonne des salons à la conversation inepte où les invités s'expriment en empruntant au registre publicitaire. Ils sont collés au mur, ombres parlant pour eux-mêmes. Tout semble morne, stéréotypé dans cette vie linéaire, cette civilisation «du cul» comme dira Ferdinand qui parle comme un livre. Le seul personnage authentique est Samuel Fuller, grand cinéaste américain qui lui livre le contenu du cinéma : «*un champ de bataille où se mêlent l'amour, la haine, l'action, la violence et la mort, entièrement voué à l'émotion*».

C'est cette quête de sens et de liberté tirée du chaos général qui constitue l'élan du film dans une réinvention de la vie, de l'amour et du langage cinématographique dit «classique» auquel la définition de Fuller répond. La scène finale d'explosion résume l'acte de subversion totale qu'est ce film à l'atmosphère empressée et ludique.

Les allusions au contexte de l'époque se bousculent et les évocations des guerres :



Vietnam, Yemen, Algérie sont présentes au travers des graffitis sur les murs, dans la scène improvisée autour de la guerre du vietnam renvoyant dos à dos «le neveu de l'oncle sam» et «la nièce de l'oncle Ho», à la radio ou au cinéma. Elles témoignent d'un danger latent, d'un monde au bord de l'explosion que Ferdinand cherche à fuir et dont Marianne cherche à profiter. Elles soulignent le pacifisme de l'auteur qui interroge sur les guerres, les attentats terroristes mais aussi la guerre amoureuse.

Comment ne pas voir un caractère révolutionnaire (pré-68) contre la tyrannie de la consommation et de ses objets dans cette mise en abîme de la mort des voitures lorsque Ferdinand et Marianne brûlent la 404 ou encore se parlent avant de plonger dans la mer avec la Galaxy 62.

Le désordre et la grâce, la sérénité et la violence se côtoient en permanence dans ce fracas d'émotions qu'est «Pierrot le fou».

Ainsi, aux nombreuses citations picturales du film où le cinéaste semble jeter sur l'écran ce qui lui vient à l'esprit comme autant de coups de pinceaux sur la toile, s'aggrave l'imagerie publicitaire véritable dégradation d'une société de consommation qui nie la beauté. L'esthétique naissante de la bande dessinée s'immisce lorsque Ferdinand lit «les pieds nickelés» ou dans ces scènes d'action découpées comme des vignettes évoquant les bandes humoristiques des journaux. Associations d'images, de clichés, dans un océan de citations poétiques et littéraires, plans impressionnistes et giclées de violence se succèdent. Le spectateur est interpellé par les acteurs qui regardent la caméra. Ferdinand dit «Vous voyez, je vous l'avais dit», le film nous rappelle ici par toute une série de procédés qu'il n'est qu'un film.

Derrière ce jaillissement hétéroclite, cérébral, chromatique et déjanté, un travail

de déconstruction/construction, d'innovation et d'interrogation sur le sens, est à l'oeuvre. Tout doit être réinventé dans chaque partie du tout. Chaque plan va révéler le suivant non pour s'intégrer naturellement à une composition d'ensemble mais pour exister par lui-même.

L'usage des faux raccords créant un bégaiement, la fragmentation du récit dans le passage d'un plan à l'autre ou d'une scène à la suivante où le décor change sans cesse, la rupture brutale entre l'image et le son, la bande son avec par exemple l'utilisation de deux voix d'inégales intensités qui s'entremêlent, contribuent à casser la vraisemblance et obligent le spectateur à venir déchiffrer ce que chaque plan lui révèle.

Enfin, «Pierrot le fou» anticipe absolument sur la rupture de style qui fait que l'on passe du film d'amour au film d'aventure, du film musical au film policier. Tous les genres en un film sur les genres cinématographiques.

Ce passage s'effectue par la voix off ou par la parole, quand Marianne dit «C'est fini le roman de Jules Verne. Maintenant on recommence le roman policier avec des voitures, des revolvers, des boîtes de nuit».

Finalement tout se passe comme dans le récit de Marianne «Je t'expliquerai tout», l'histoire que nous ne connaissons pas exactement n'est qu'un prétexte sans importance. Le premier plan c'est la vie, la vie qui envahit l'image, la couleur de la mer, le temps que Ferdinand veut arrêter, le sourire de Marianne, la justesse du sentiment devenu définitif au moment où il se développe.

«Tendre et cruel...Réel et surréel... Terrifiant et marrant», tel est «Pierrot le fou», un film sur le cinéma car avec le cinéma on parle de tout, on arrive à tout.

Anita Lindskog

Nous contacter



CINEPAGE Un réseau d'amis réunis par la passion du cinéma

6 Bd de la blancharde - 13004 MARSEILLE

Tel/Fax : 04 91 85 07 17

E - mail : cinepage@free.fr